

PORTEUSE DE LUMIERE

Tome 1 : LUEUR

EXTRAIT

Sg HORIZONS

« loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse, modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011 »

Copyright © 2014 Sg HORIZONS
All rights reserved.

ISBN: 979-10-92586-20-6

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute reproduction d'un extrait quelconque ou utilisation autre que personnelle de ce livre constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

1 — NOSTALGIQUE

J'ouvris la porte de mon appartement et pénétrai à l'intérieur, heureuse d'être enfin à la maison. C'était mon moment favori. Celui où je me retranchais dans mon cocon, mon endroit rassurant dans ce monde, loin des problèmes extérieurs, coupée de la foule et de sa frénésie. Je me déchaussai avec soulagement de mes talons hauts, posai mes clés et mon téléphone sur la table du vestibule. Ensuite, j'accrochai ma veste sur la patère sur ma droite. Je me dirigeai vers le salon, profitant de la sensation du parquet sous mes pieds. Le soleil entrait à travers les grandes vitres que j'avais peintes de différentes couleurs, teintant l'éclat de la lumière sur le lieu. J'avais choisi tous mes meubles en chêne clair. Chaque élément de décoration de l'appartement était fait pour m'apporter la douceur et la sérénité dont j'avais tant besoin.

Depuis plusieurs années, je menais une vie pour le moins exaltante, mais épuisante. Tout du moins sur le plan professionnel. Je ne me souvenais plus de la dernière fois où j'avais pris des congés ou ne serait-ce qu'une journée de repos. Les seuls moments de confort ou de détente que je m'accordais se résumaient à ceux que je passais seule chez moi... ou presque.

— Yuna, viens là, ma belle, appelle-je.

La chatte miaula en arrivant d'une démarche nonchalante alors que je m'installais sur le canapé beige.

— Toi au moins, tu n'as pas à te presser, souris-je en l'observant.

Elle sauta et s'assit sur le haut de mes jambes, que j'avais étendues sur la table basse. Je la caressai d'une main tout en attrapant la télécommande de la chaîne hi-fi. La musique douce se diffusa dans la pièce. Je calai la tête sur le dossier et soupirai.

— Voilà, un pur bonheur ! As-tu remarqué ? Je ne suis pas mouillée pour une fois !

Il est vrai que le climat londonien n'était pas reconnu pour sa clémence. L'un de mes professeurs m'avait conseillé de faire mon stage de fin d'année en Angleterre après avoir fait mes études de commerce à Paris. J'avais suivi son conseil et y était revenue par la suite pour y travailler. Cela faisait presque six ans que j'avais quitté la France. Il m'arrivait parfois de regretter mon choix, mais peu de choses me retenaient dans mon pays d'origine. Mes parents avaient divorcé et maintenant refait leur vie. Je ne regrettais qu'une seule personne : ma grand-mère paternelle. Je ne l'avais pas revue depuis plusieurs années. Nous continuions à nous écrire comme autrefois et je chérissais cette correspondance avec elle. Elle était la seule personne à me connaître vraiment et à se soucier de moi. Je ne comprenais toujours pas pourquoi mon père et ma mère avaient décidé à l'âge de mes dix ans de quitter ma Dordogne natale pour Paris, nous éloignant définitivement de ma parente adorée. Mes parents m'avaient dit que cela concernait une offre d'emploi. Pourtant, même à cette époque, j'avais su que ce n'était pas vrai. Ils avaient voulu volontairement me séparer de mon aïeule. Je n'avais jamais su pourquoi. Cet éloignement avait été une déchirure pour l'enfant que j'étais. Ma grand-mère était la personne avec laquelle je passais le plus de temps, particulièrement pendant les vacances. Mon père et ma mère travaillaient tous les deux et il leur était impossible de me garder. J'avais passé les plus beaux instants de mon existence auprès d'elle. Notre déménagement sur Paris avait aussi marqué la fin de leur mariage. La vie en ville ne se déroulait pas au même rythme que celle de la campagne, sans compter le stress ambiant et les soucis permanents. Non, cela n'avait pas été une partie très agréable de ma vie.

Je pensais que c'était l'une des raisons pour lesquelles je n'avais pas hésité à m'exiler dans

un autre pays à tout juste dix-neuf ans.

Ma chatte releva la tête.

— Ça va, ma belle, murmurai-je en essuyant mes larmes.

Je me levai et approchai de la fenêtre. Le ciel se teintait de rose orangé, annonçant la nuit qui tombait lentement sur la ville. Je venais d'apprendre le décès de mon aïeule cinq jours plus tôt. Mon père m'avait téléphoné pour m'annoncer la nouvelle.

J'avais immédiatement souhaité partir pour la France afin d'assister à son enterrement.

— *C'est fini. Son inhumation a déjà eu lieu*, m'avait-il dit.

— Quoi ? Mais comment ça ? Pourquoi tu ne m'as pas appelée plus tôt ? avais-je demandé, abasourdie.

— *Je n'en ai pas eu le temps et je pensais que toi non plus tu n'aurais pas pu prendre un jour de congé pour venir ! C'est ce que tu réponds toujours lorsque ta belle-mère te propose de nous rejoindre*, s'était-il justifié.

— Ce n'est pas vraiment la même chose et tu n'avais pas le droit de me priver de ce moment pour lui dire adieu, m'étais-je énervée.

— *Excuse-moi. Je ne me doutais pas que cela t'affecterait autant.*

— Elle était ma grand-mère, celle qui s'est occupée de moi pendant des années. Assister à son enterrement aurait été la moindre des choses, que je sache !

— *Désolé.*

— Bon. Je te rappelle plus tard, je coupai-je avant de dire ce que j'avais réellement sur le cœur concernant son comportement.

Elle était morte d'une longue maladie alors que dans sa correspondance, elle me rassurait à chaque fois concernant son état de santé. Elle avait exprimé le souhait de me voir dans sa dernière lettre. Je soupirai, chassant cela de ma tête, et me dirigeai vers la salle de bains et pris une douche rapide avant de me mettre en pyjama. Je passai aussi des chaussettes en prévision des nuits froides de printemps.

J'étais en train de me rendre dans la cuisine afin de me préparer un en-cas avant de regarder un documentaire quand la sonnette retentit.

Je fronçai les sourcils devant l'heure tardive pour une visite et gagnai le vestibule. Je pris soin de regarder par le judas et vis ma concierge. J'ouvris la porte.

— Bonsoir, madame Smith ! Je peux faire quelque chose pour vous ? demandai-je en anglais.

— Bonsoir. Excusez-moi pour l'heure tardive, mais je sais que vous finissez tard habituellement. J'ai réceptionné un colis pour vous aujourd'hui, m'informa-t-elle.

— Un colis ? questionnai-je, parcourant le couloir vide du regard.

— Oui ! Il est en bas. Ce paquet est un peu encombrant et je ne suis plus toute jeune, vous savez.

Je souris à cette femme qui devait avoir une soixantaine d'années. Elle avait une silhouette frêle et des cheveux grisonnants. Pourtant, elle demeurait toujours tirée à quatre épingles et habillée élégamment, quelle que soit l'heure de la journée.

— J'arrive, madame Smith.

J'enfilai mes chaussures de sport et passai un gilet en laine noire avant de ressortir en fermant la porte à clé. Je rejoignis la dame dans le couloir et nous accédâmes à l'ascenseur de mon immeuble au style victorien de six étages.

— J'ai essayé de vous appeler sur votre téléphone portable avant de venir.

— Oui ! Je le coupe dès que je rentre à la maison.

— Je pensais que les jeunes ne se passaient plus de ces gadgets.

— Croyez-moi, si je pouvais, je vivrais sans téléphone ! C'est une horreur de rester constamment joignable, contredis-je.

Elle me sourit.

— Je peux facilement le comprendre. Nous y voilà ! annonça-t-elle tandis que les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur le rez-de-chaussée.

Je la suivis jusqu'à son appartement. C'était le seul de cet étage dont les murs étaient recouverts de carrelage blanc avec une bande noire à mi-hauteur. Elle fit glisser un paquet volumineux de forme carrée jusque sur le palier.

— Voilà !

— Ah oui, quand même.

Je m'en saisis en écartant les bras et fus soulagée de constater qu'il n'était pas si lourd que cela. Je m'avançai vers l'ascenseur.

— Attendez ! Je vais vous tenir la porte, m'avertit gentiment la concierge que je connaissais vaguement depuis plus de trois ans.

Disons que je l'apercevais de temps à autre et lui parlais quand cela était nécessaire. Je pénétrai dans l'ascenseur.

— Voulez-vous que je monte avec vous pour vous aider ?

— Cela ira, madame Smith. Je vous remercie de votre aide et vous souhaite une bonne soirée.

— Bonne nuit à vous aussi, répondit-elle avant la fermeture des portes de l'ascenseur.

J'eus quelques difficultés à pénétrer dans mon appartement, mais fus heureuse quand j'y parvins. J'eus un moment d'arrêt devant le colis d'environ un mètre de hauteur que j'avais déposé dans le salon.

Je baissai les yeux sur la chatte qui se frottait contre ma jambe.

— T'en penses quoi, toi ? Voyons s'il y a une adresse ou une lettre.

J'inspectai le colis, mais n'y lus que mes propres coordonnées.

— Bon, autant l'ouvrir.

Je récupérai des ciseaux et revins afin de défaire le cordon et les cartons entourant l'objet. Je posai le tout sur le sol et découpai l'emballage de bulles. La personne qui m'avait envoyé ce colis s'était donné beaucoup de mal pour protéger son contenu.

Je fis alors face à mon propre reflet et compris ce dont il s'agissait.

— Le miroir de grand-mère, soufflai-je, n'osant y croire.

Je le soulevai et aperçus un papier glisser au sol. Je posai l'objet sur le canapé et récupérai l'enveloppe.

Je la décachetai et y reconnus l'écriture et l'odeur de ma grand-mère.

Je pris une grande inspiration et m'assis à même le sol en réalisant que ce serait sa dernière lettre.

« Ma chère enfant, je t'ai envoyé ce miroir par l'intermédiaire d'un vieil ami qui a eu la gentillesse de réaliser ma dernière volonté. Tu as été pour moi mon rayon de soleil et la plus belle chose qui me soit arrivée. Les moments que j'ai passés auprès de toi furent les plus heureux de mon existence. Il m'a été donné une seconde chance de prendre soin d'un enfant, car avec ton père cela ne fut pas une grande réussite. Je ne me suis pas opposée à ton grand-père, je n'ai pas su protéger mon petit et je ne peux lui en vouloir d'avoir été distant avec moi par la suite. J'ai énormément reproché à tes parents de t'avoir arrachée à moi. Ils pensaient bien faire. Ne leur en veux pas. Je t'écris ces lignes qui seront les dernières. Je ne souhaite qu'une chose pour toi : que tu trouves le bonheur que tu mérites en prenant le risque d'aimer. Cesse de te couper du reste du monde et vis ta vie, mon petit ange. Tu as tellement à apporter aux autres. Je t'aime et t'aimerai pour l'éternité. »

Une larme coula sur le papier que je tenais avec des mains fébriles. Elle avait été la personne que j'aimais le plus au monde et pourtant je l'avais, elle aussi, tenue à distance. Maintes fois, j'aurais pu la rejoindre et la serrer dans mes bras. J'aurais pu emménager à ses côtés et prendre soin d'elle comme elle le méritait, mais je ne l'avais pas fait, refusant de me lier. J'imaginai que j'avais encore du temps. Comme j'avais tort...

— Quel gâchis ! sanglotai-je.

Je relevai la tête et le miroir me renvoya l'image d'une pauvre femme de presque vingt-cinq ans à la chevelure châtain masquant en partie le visage, avachie au sol et pleurant à chaudes larmes un amour perdu.

2 — SURPRISE

Je m'éveillai après avoir passé une très mauvaise nuit emplie de cauchemars. Ce n'avait été qu'un entrelacs de souvenirs concernant la séparation d'avec ma grand-mère durant mon enfance, les nombreuses disputes de mes parents, ainsi que les différents scénarios imaginés concernant son décès et son enterrement.

Je rejetai les couvertures loin de moi et posai mes mains croisées sur mes yeux en souhaitant me couper du monde. Je restai ainsi un long moment avant de finalement me décider à me lever. J'envisageai durant un instant de me plonger dans le travail alors que nous étions samedi. Cela me permettait de ne plus penser à rien. Pourtant, je décidai de me vider la tête en allant courir.

Une fois prête, je m'élançai sur les trottoirs en direction de Hyde Park dont je fis le tour complet avant de revenir vers le quartier de Kensington, au sud de Notting Hill, dans lequel je résidais. Je rentrai et pris une bonne douche puis avalai un bon petit déjeuner. Je n'étais pas devenue une adepte de la cuisine anglaise et me préparai encore des petits déjeuners sucrés. Comme à l'accoutumée durant mes week-ends, je me vêtis d'une tenue simple et décontractée à la différence des tailleurs stricts que je devais porter au travail dans l'une des banques les plus réputées de la planète.

Je me rendis dans le salon et vis le miroir encore posé sur le sofa. Je soupirai et passai les doigts sur l'encadrement doré aux entrelacs compliqués avant d'attraper l'objet pour l'emmener dans la chambre. Je jetai un coup d'œil circulaire sur la pièce à la recherche d'un emplacement convenable. C'était une chambre au ton crème et pêche éclairée par deux fenêtres. Un grand lit en fer forgé blanc trônait au milieu de la pièce face auquel se trouvait une ancienne cheminée condamnée encastrée dans le mur. Je retirai le tableau que j'avais posé sur la poutre blanche et le remplaçai par le miroir après avoir fixé une attache au mur. C'était un objet précieux à mes yeux, d'autant plus qu'il avait appartenu à ma grand-mère. Je reculai et observai le miroir s'intégrant parfaitement au reste du mobilier.

J'ignorais le nombre de fois où j'étais passée devant cet objet étant plus jeune. Fille unique, je m'étais inventé une amie imaginaire qui me parlait à travers lui. J'avais passé des heures à jouer face à cet objet placé dans le petit salon de la maison de mes grands-parents. Ma grand-mère en avait fait un endroit chaleureux pour moi, une salle de jeux, remplie de jouets. Je m'y étais sentie si bien, protégée du monde extérieur. C'était sans doute la raison qui avait fait que j'avais reproduit cela dans ma vie d'adulte, accordant une attention particulière à mon intérieur.

Comme tous les samedis, je changeai les draps de mon lit en soupirant sur le fait que j'y passais mes nuits seule depuis plus de sept mois. Cela remontait à ma séparation d'avec Charlie. Je chassai cette pensée de mon esprit et m'activai dans la maison en faisant le ménage. J'écoutais comme à mon habitude des tubes des années 90 sur lesquels je me déhanchais tout en rangeant. Après plusieurs heures de ce rythme, je m'écroulai sur le lit défait, satisfaite de mon travail.

« *Bonjour.* »

Je me redressai, affolée, et portai mon regard vers l'encadrement de la porte, m'attendant à voir un intrus chez moi. M'étant relevée précipitamment, je m'emmêlai les pieds dans l'épaisse couverture et m'étalai sur le parquet.

— Bordel de merde ! grognai-je.

Je me relevai, basculai en arrière, le dos contre le lit, et reportai mon attention vers la porte, de nouveau en alerte. Pourtant, je n'y vis rien. Je me levai et entendis un éclat de rire sur ma droite. Je me retournai et aperçus un visage dans le miroir. Mais ce n'était pas mon reflet qu'il me renvoyait.

— Que... ?

Je crus d'abord que c'était une hallucination. Pourtant, je l'entendis rire puis plaquer ses deux mains sur sa bouche. Son visage se recomposa alors qu'elle tentait visiblement de retrouver son sérieux. Je la regardais, toujours éberluée par une telle vision.

— Pardonnez-moi. Mais j'avoue que la scène que vous venez de m'offrir était pour le moins amusante, s'excusa-t-elle en français avec un fort accent étranger.

Je m'avançai, incertaine, et pris place devant la glace pour détailler l'image. Je penchai la tête à droite et à gauche, mais la silhouette ne bougea pas, me fixant du regard.

— Je suis bien réelle, déclara-t-elle, un sourire indulgent sur les lèvres.

— Qu'est-ce que... ? Enfin qui êtes-vous ? bredouillai-je.

— Appelez-moi simplement Ysalis, je vous prie, déclara-t-elle, prouvant d'évidence que ma santé mentale continuait à se détériorer à toute vitesse.

C'était une jeune fille, plus jeune que moi de quelques années, autrement dit moins de vingt-quatre ans. La chevelure d'un châtain lumineux resserrée dans une coiffure élaborée, elle avait un teint de porcelaine et de magnifiques yeux marron.

— Dites, vous êtes une sorte de génie venu m'accorder trois vœux ? Ou encore mieux, le gars du miroir de l'autre avec ses nains, comment s'appelle-t-elle déjà ? Ah oui. Blanche-Neige ! Vous savez, « Miroir, dites-moi qui est la plus belle ? », bredouillai-je, complètement perturbée par cette vision.

— Je ne vois pas de qui vous parlez. Si vous souhaitez mon avis sur votre beauté, il est certain que vous seriez plus jolie si vous portiez une tenue plus... élégante.

Je fronçai les sourcils et baissai les yeux sur ma tenue. Elle se résumait à un short coupé dans un ancien jean et un t-shirt sans élasticité qui découvrait une bonne partie de mon épaule gauche.

— Croyez bien que je suis ravie de pouvoir converser avec une autre femme. Cependant, je souhaiterais m'entretenir avec dame Evana. Pourriez-vous l'appeler, s'il vous plaît ? demanda l'intruse.

— Heu... Je suis Evana.

— Pardonnez-moi, mais la personne dont je parle possède un âge avancé, les cheveux grisonnants et...

— Ma grand-mère, soufflai-je. Vous discutiez avec ma grand-mère ? questionnai-je avec étonnement.

Apparemment, je partageais bien plus que mon prénom avec mon aïeule puisque j'avais désormais moi aussi droit à des hallucinations. Je m'éloignai et me mis à faire les cent pas en

rond en tentant de réaliser ce qui m'arrivait.

— Le surmenage, c'est sûrement ça ! Je travaille trop, soupirai-je en m'arrêtant.

— Vous vous exprimez dans une langue étrange, intervint l'individu.

Je relevai la tête et la regardai.

— Comprenez-vous l'anglais ? demandai-je dans cette même langue.

Elle fronça les sourcils. Je répétai la question en français.

— Non, répondit-elle.

— Étonnant. Normalement, si vous étiez une hallucination de mon esprit passablement fatigué, vous devriez comprendre ce que je dis puisque dans un sens vous êtes... moi, argumentai-je. Quoi que, allez savoir ! Après tout, je ne connais rien aux délires et autres troubles mentaux et... d'ailleurs, voilà que je parle toute seule...

— Veuillez m'excuser, mais cela fait plusieurs jours que je tente de joindre... votre parente sans résultat, et le sujet dont je dois m'entretenir avec elle est grave et requiert sa présence. Pourriez-vous aller la quérir, je vous prie ? me coupa-t-elle.

L'idée me vint de la contacter par téléphone avant que la réalité de son décès resurgisse.

— Ce n'est pas possible. Ma grand-mère est... décédée, confiai-je.

— Oh. Veuillez me pardonner. Je suis sincèrement navrée d'apprendre cela, croyez-le bien. Elle était une amie précieuse pour moi, déclara le reflet, les yeux baissés et paraissant un peu plus pâle.

Je m'approchai du miroir et observai l'image avec attention. Je vis derrière elle une pièce contenant un lit à baldaquin et des murs de pierres apparentes.

— Pouvez-vous me montrer la pièce dans laquelle vous êtes, comme avec une webcam ou un téléphone portable ? questionnai-je.

Je souhaitais vraiment savoir si mon esprit pouvait aussi imaginer tous les détails entourant cette femme.

— Veuillez m'excuser, mais je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Non de... C'est une caméra cachée ! C'est ça ?

Je me redressai et me mis à fouiller dans tous les coins pour trouver d'éventuelles caméras ou personnes se trouvant là. Je fis le tour de l'appartement, mais n'y découvris rien d'anormal. Certes, j'imaginai mal mes amis organiser un truc pareil ; et déjà, j'en avais peu. Désobligeant au possible. Je revins dans la chambre et fis claquer mes mains sur mes cuisses nues en poussant un profond soupir. Cette situation était à ne plus rien comprendre. L'apparition, toujours présente, était assise au pied de son grand lit, les épaules basses et la tête penchée. Elle resta un instant ainsi sans bouger. Elle dit quelque chose que j'eus des difficultés à comprendre.

— Pardon ?

Elle releva le visage et passa une main sur ses joues pour en chasser des larmes avant de prendre une inspiration et de se redresser. Je constatai qu'effectivement je n'avais pas rêvé le fait qu'elle portait une longue robe légèrement bouffante à la mode deux siècles plus tôt.

— Pardonnez-moi. J'avoue que je ne sais plus quoi faire. Dame Evana, votre grand-mère était de précieux conseil et j'avais toute confiance en elle. Je ne peux pas en dire autant des personnes qui m'entourent.

Devant son air désemparé, j'eus pitié d'elle. Je m'assis sur mon lit.

— Dites-moi ce qui vous tracasse. Je peux peut-être vous aider ? m'inquiétai-je, oubliant momentanément le fait que tout cela ne pouvait être réel.

Elle m'observa un long moment avec un regard inquisiteur avant de prendre la parole.

— Voilà ! Une guerre se prépare et je ne sais quelle décision prendre. Certains de mes conseillers me proposent de conclure un mariage avec notre chef ennemi afin de réduire les tensions entre nos royaumes. Quant aux autres, ils veulent simplement déclencher un conflit ouvert et je ne...

— Hola ! Tout doux. Alors ça ! Je pensais que vous alliez me confier une histoire de mecs ou sur votre garde-robe qui a visiblement besoin d'être heu... actualisée. Certainement pas ça ! coupai-je précipitamment.

La jeune femme se recula et se laissa tomber sur le matelas.

— Que faire ? se lamenta-t-elle.

Je croisai les jambes devant moi et coinçai un coussin entre mes bras. Les distractions dans ma vie étaient rares et bien que me découvrant atteinte de folie, j'étais vivement intéressée et curieuse par ce que je vivais.

— Okay ! Que vous dicte votre instinct ? tentai-je.

— Pardon ?

— La première idée que ce... problème vous inspire.

— Je ne veux pas l'épouser. C'est de notoriété publique que mes ennemis souhaitent s'emparer de mon territoire. Consentir à une union avec leur dirigeant accélérera simplement cette conquête et leur simplifiera la tâche.

— Vous voyez ! Vous l'avez, votre décision.

— Evana ? Puis-je vous appeler Evana ?

— Heu... oui, puisque c'est mon nom.

— Vous me conseillez de prendre les armes et d'entrer en guerre ?

— Une guerre ? Le mot est fort ! Votre territoire ne doit pas être si grand que cela. J'en aurais entendu parler sinon, même si je ne regarde pas la télévision, nuançai-je.

— Au dernier décompte, mon royaume comptait seize millions d'âmes. Concernant celui de mon ennemi, nous l'estimons à un peu plus du nôtre, m'informa-t-elle.

— Impossible ! soufflai-je, n'osant y croire.

— Je vous certifie que cela est possible.

Je me laissai basculer sur le matelas et fixai le plafond.

— Réalisez-vous à présent l'importance de ma décision ? Vous m'écoutez ?

Je me redressai et l'observai. Étrangement, tout en elle exprimait de vrais sentiments, une sorte de tristesse, de lassitude, mais surtout une bonne dose d'inquiétude.

« S'il y en a une qui devrait être inquiète, c'est bien moi pourtant. »

— Attendez, vous vivez dans quel pays ? Dans quel royaume, je veux dire ?

— Asana.

— Connais pas. Et celui de votre adversaire ?

— Otame.

— Non plus. Attendez ! Est-ce une sorte de miroir qui me permet de voir dans le passé ou le futur ? supposai-je, tentant de trouver une explication à cette situation délirante. Vous êtes en quelle année ?

— Facile, quarante-septième année du huit cent deuxième règne.

— Hein !? Je n'y comprends rien. Quarante-sept ans ?

— Les quarante-sept ans correspondent au nombre d'années écoulées depuis que notre reine a été choisie pour nous diriger.

— Compris. Je suppose que les huit cents premiers étaient les précédents dirigeants.

— Exactement.

— Bien compliqué comme mode de calcul. Vous auriez pu faire comme tout le monde et partir de la naissance de Jésus Christ.

— Qui est cette personne ? interrogea-t-elle.

— Vous plaisantez ! Okay, là, je suis dans la quatrième dimension si vous ignorez même l'un des personnages les plus célèbres de l'Histoire, soupirai-je.

— Si cela peut vous permettre de comprendre, dame Evana et moi avons longuement parlé de cela. Elle m'avait confié que je me trouvais dans un monde parallèle au vôtre.

— Et c'est maintenant que vous me le dites ! Quoique franchement, allez savoir ce que je peux faire de cette information, grommelai-je.

Je me levai, ne parvenant pas à rester en place.

— Résumons-nous : vous, Ysalis, vivez dans un royaume en conflit avec un autre, tout ça dans un univers parallèle, et il m'est possible de m'entretenir avec vous à travers un simple miroir.

— Exactement, trancha-t-elle.

— Je suis, mais alors vraiment dans la merde...

3 — PANIQUÉE

— Je dois vous quitter.

Je relevai la tête, interrompue dans mes réflexions concernant toute cette histoire à dormir debout.

— Hein ?

— Il me faut m'absenter. Une personne me demande audience.

— Bien évidemment, raillai-je.

— Avec votre permission, je reviendrai vers vous lorsque cela me sera permis.

— Pourquoi pas ? Il n'y a rien à la télé en ce moment.

— Très bien. Une fois de plus, veuillez accepter toutes mes condoléances pour votre parente.

— Dites, comment on éteint ce...

L'image de la jeune fille se flouta et, l'instant suivant, le miroir me renvoya mon propre reflet comme si toute cette conversation n'avait jamais eu lieu. Ce fut en vain que je fixai durant un long moment mon visage, m'attendant à tout instant à voir apparaître à nouveau celui, angélique, de cette femme. Pourtant, rien ne se produisit.

— J'ai besoin d'un verre, lâchai-je.

Je me retournai et me rendis dans la cuisine pour sortir du réfrigérateur la bouteille de vin blanc que m'avait envoyée mon père au Noël précédent. Je ne buvais pratiquement jamais, mais il me semblait que l'instant était bien choisi pour ça. Je m'en servis un bon verre que je portai à mes lèvres.

Yuna miaula en jouant les funambules sur le canapé devant moi de l'autre côté du comptoir séparant la cuisine du salon.

— Tu y crois, toi, à toute cette histoire ? grommelai-je. Un monde parallèle, non, mais je te jure...

Mon regard se posa sur mon ordinateur portable sur le bureau dans le salon. Je posai mon verre sur le plan de travail et pris place devant l'écran. Après un instant de doute, je me levai, me saisis du portable et allai m'installer dans la chambre au cas où la vision reviendrait. Je fis, durant plusieurs heures, des recherches sur Internet concernant l'éventualité de mondes parallèles, ce qui était probable selon les scientifiques, à mon plus grand étonnement. Je cherchai aussi toutes indications sur des royaumes se nommant « Asana » ou « Otame », mais je ne trouvai rien. Je fermai le clapet de mon ordinateur et remontai mes genoux contre mon buste afin d'y poser ma tête. Je repensai alors à ma grand-mère en fermant les yeux. Un souvenir me revint en mémoire.

Je me trouvais dans le salon, dans sa maison, alors que je devais avoir dix ans. Ma grand-

mère entra et je sus instantanément à l'odeur qu'elle m'avait préparé les petits gâteaux au chocolat que j'adorais tant.

— Mamina, super ! m'exclamai-je en tapant des mains.

Elle prit place à mon côté sur le fauteuil à motif floral, comme tout le reste de la décoration, et posa une assiette sur mes cuisses. J'attendis patiemment qu'elle enroule la serviette autour de mon cou, car ma mère n'appréciait pas que je me salisse.

— Voilà. Tu peux manger à présent, me sourit-elle.

Je ne me le fis pas dire deux fois et engloutis le gâteau, me badigeonnant une bonne partie du visage de chocolat.

— Je constate que tu as faim, mon amour.

— Une faim de loup Mamina, arrhhh, répondis-je en montrant les dents.

Elle me tendit un verre de lait froid en souriant, que je bus d'une traite. Attentionnée, elle prit soin ensuite de me nettoyer avant de reposer le tout sur la table basse devant nous.

— Elle est triste, aujourd'hui, soupirai-je.

Elle était la seule adulte à me croire concernant l'existence de mon amie imaginaire.

— Pourquoi donc ? demanda-t-elle en me caressant les cheveux.

— Sa maman et son papa sont partis. Elle m'a dit qu'ils vivaient en elle à présent. Ça veut dire quoi, Mamina ?

Elle me tendit les bras et j'y pris place en posant ma tête sur sa poitrine rebondie. Elle me caressa le dos avec tendresse.

— Je pense que son papa et sa maman sont montés au ciel, mon cœur. Tu dois être gentille avec elle.

— Oui, je suis sa seule amie, c'est elle qui me l'a dit, acquiesçai-je.

— Evana, je sais que tu es une bonne personne, forte et courageuse. Il est de ton devoir de prendre soin d'elle, qui doit être très triste d'avoir perdu ses parents.

Je me redressai et regardai ma grand-mère. J'apposai ma petite main sur ses cheveux châtain ondulés que j'avais toujours trouvés beaux et doux.

— Oui, Mamina, je prendrai soin d'elle. C'est mon devoir, répétai-je très sérieusement.

Le soir même, je confiai à mes parents ce que vivait mon amie, quand ils s'étonnèrent de ma mine triste. Le lendemain, mon père refusa que je retourne chez ma grand-mère, contrairement à notre habitude. Je boudai, hurlai, pleurai. Rien n'y fit. Ils refusèrent que mon aïeule me garde, sans même me fournir une explication valable.

Trois mois plus tard, nous quittâmes la région, nous éloignant définitivement de Mamina et de mon amie imaginaire.

— Evana ?

Je relevai la tête et vit celui de la jeune femme dans le miroir. Je chassai les larmes de mon visage d'un geste rapide et la regardai attentivement.

— Ysalis. Tu t'es toujours fait appeler ainsi ? demandai-je en me redressant légèrement.

— C'est le nom que l'on m'a donné lorsque l'on m'a confié la succession du royaume. Je suis la quatrième à porter ce nom.

— Tu avais donc un autre prénom étant enfant, insistai-je.

— En effet.

— Laniva, proposai-je, ce qui la surprit.

— Comment le sais-tu ?

Je me redressai et contournai le lit pour prendre place devant le miroir, devant elle.

— Je t'avais confié mon nom secret, qui en fait est mon deuxième prénom, lorsque nous étions enfants. Le sais-tu ? lui demandai-je.

Elle réfléchit en fronçant les sourcils avant que l'étonnement ne transforme les traits de son visage.

— Céline ?

— Le nom de ma marraine, oui.

— C'est toi ? Je n'arrive pas à le croire. C'est... c'est extraordinaire, s'exclama-t-elle.

— Mes parents avaient fini par me convaincre que tout cela, que toi, qui avais été mon amie, n'existaient pas. Nous avons déménagé et ma nouvelle vie a fait que je t'ai oubliée, ne me laissant qu'un vague souvenir, confiai-je en baissant la tête.

— Tu n'es plus apparue dans le miroir après que je t'ai annoncé la mort de mes parents. J'ai dû moi aussi gérer ma nouvelle vie. J'ai été mise sur le trône et ai pris mes nouvelles fonctions.

— Mais tu étais si jeune !

— Huit ans.

— Comment peut-on confier de si grandes responsabilités à une enfant ? m'indignai-je.

— Oh ! Ils ne l'ont pas fait. Le Conseil a régné à ma place. Je me contente d'apparaître lors des grandes célébrations.

— Attends. Tu en parles au présent, là ! m'étonnai-je.

— Parce qu'ils sont encore au pouvoir et ils veulent que j'épouse notre ennemi.

— Mais ils ne peuvent pas te forcer. Tu es leur dirigeante, leur reine après tout.

Elle eut un sourire triste.

— Je suis très contente de pouvoir à nouveau te parler, ma tendre amie. Tu as été si souvent présente pour moi alors que j'avais peur quand mes parents me laissaient seule pour gérer le royaume. Après leur décès, ne plus te voir m'a énormément attristée. Heureusement, ta grand-mère, dame Evana, a été là pour me reconforter et me soutenir. J'ai été confinée dans mes appartements depuis si longtemps, me confia-t-elle. C'est elle qui m'a permis de ne pas sombrer dans la folie.

— Je suis sincèrement désolée pour tout ce qui t'est arrivé. Crois-moi...

Elle releva le visage et je décelai de la détermination et une pointe de bravoure dans son regard et sa posture.

— Tout va bien. Je dois juste prendre les bonnes décisions afin de ne pas m’attirer la colère du Conseil, et trouver une solution qui permettra à mon peuple de demeurer libre et prospère comme lorsque mes parents étaient au pouvoir.

— Je suis sûre que tu y arriveras. Si tu as besoin de quoi que ce soit...

— En fait, oui. Dame Evana m’instruisait sur bon nombre de domaines, ce que me refusent les conseillers depuis le décès de mes parents. Ils me pensent ignorante, et me gardent naïve afin de mieux me contrôler. Personne n’est au courant du miroir et de la connaissance qu’elle me transmettait.

— Et tu veux que je te serve de prof ? demandai-je, incrédule.

— C’est comme cela que je suis capable de m’exprimer dans ta langue. Elle m’a entre autres enseigné le français.

Je me souvenais en effet que l’on ne communiquait que dans la langue maternelle de ma grand-mère qu’elle utilisait avec moi depuis toute jeune.

— Tu ne parles pas le français dans ton monde ?

Elle eut un sourire indulgent à mon attention.

— Logique, quoi, grommelai-je. Okay. Je ne te promets rien, mais quels types de choses as-tu besoin d’apprendre ?

— La guerre. Je veux tout savoir sur comment gagner l’affrontement que je dois mener, que cela soit avec le Conseil, mais aussi contre mon ennemi.

Cette conversation avait fait remonter à la surface des souvenirs enfouis de mon passé. Je passai le reste du week-end à lire tous les articles, les livres en rapport avec la guerre, mais surtout concernant la politique, la diplomatie, points névralgiques de tout conflit. Internet fut une mine d’informations qui me permit de trouver bon nombre de réponses. Je travaillais sans relâche, tout en guettant une nouvelle apparition de celle qui s’était révélée être mon amie imaginaire jusqu’à mes dix ans. J’avais fait un bref calcul mental. Je venais d’avoir vingt-quatre ans, donc elle en avait vingt-deux étant donné que nous avions deux ans de différence. Quatorze ans après notre séparation, je venais de la retrouver, et tout cela grâce au don que m’avait fait ma grand-mère juste avant de s’éteindre.

Le lundi matin, j’empruntai, comme à l’accoutumée, les transports urbains londoniens pour me rendre dans le quartier de la City avec ses hauts buildings, dont celui dans lequel je travaillais. Pourtant, je passai une bonne partie de mon temps sur Internet, enfermée dans mon bureau individuel, ne pouvant penser à autre chose qu’à ce qui m’était arrivé durant le week-end.

J’avais conscience que cette rencontre bouleversait ma vie. Je répondis, bien évidemment, aux exigences propres à mon travail dans lequel j’avais pris de l’avance. Le mardi soir, je me rendis à mon cours de Krav Maga, un art martial israélien, que j’apprenais depuis plusieurs mois. Ce fut le seul moment qui me permit de penser à autre chose qu’à ce que je vivais. Car il est vrai que je ne pouvais m’empêcher de rentrer avec impatience pour ensuite attendre des heures durant devant le miroir de ma chambre que Laniva, ou plutôt Ysalis à présent, me contacte. Cela se produisit le jeudi soir. Je me trouvais allongée sur le lit en train de lire *L’Art de la guerre* par Sun Tzu quand le miroir scintilla et Ysalis apparut. Je me redressai

soudainement en voyant ses traits marqués par la peur.

— Evana, souffla-t-elle.

— Ysalis, que t'arrive-t-il ?

— Nous sommes attaqués, murmura-t-elle, la voix emplie d'angoisse.

Je contournai rapidement le lit et pris place devant le miroir.

— Attaqués ? Mais comment ?

— Je...

Elle se retourna soudain et regarda sur sa gauche ce que je ne distinguais pas moi-même. Quand un homme apparut dans le champ de vision et la tira en arrière en la happant par la taille de ses deux bras musculeux avant de la soulever. Elle tendit les bras vers moi dans une supplique désespérée pour que je l'attrape alors qu'il l'emportait loin du miroir. Elle se débattit et son assaillant la fit tomber sur le sol.

— Merde, Ysalis, Ysalis ! appelai-je, paniquée.

— Evana !

Des images de l'agression que j'avais subie plusieurs années plus tôt défilèrent dans ma tête. Je pouvais encore ressentir la peur qui se cristallisait dans mes entrailles tandis que je me débattais avec l'énergie du désespoir pour tenter de m'arracher aux deux hommes qui voulaient me faire du mal. Un cri d'Ysalis balaya ce souvenir. Je l'appelai-je à nouveau, folle d'angoisse.

— Aide-moi ! me supplia-t-elle.

Je ne pouvais croire que j'assistais impuissante à l'agression de celle qui avait été mon amie d'enfance. Pourtant, j'avais beau m'interroger sur une façon de l'aider, je ne trouvais aucune solution. Je ne pouvais pas faire appel à la police ou simplement prendre sa défense en sachant qu'elle se trouvait dans un autre monde, un autre univers que le mien. Je pouvais entendre à une certaine distance des explosions, des cris d'hommes qui se battaient. Ysalis se releva et revint vers moi en tendant les mains devant elle, le visage ravagé par l'angoisse.

— Pardonne-moi, soufflai-je en posant une main sur la surface froide du miroir alors que je ne pouvais lui porter secours.

L'instant suivant, je fus propulsée en avant et tombai, percutant durement le sol.

— Evana attention ! cria Ysalis.

Une énorme main s'abattit sur moi et me releva en me projetant en arrière. Je percutai le mur et retombai lourdement. Je vis l'ombre de mon assaillant s'étaler sur le dallage tandis que je me trouvais accroupie, le souffle coupé par le choc. Néanmoins et sans perdre un instant, je roulai sur le côté, me redressai. J'abattis le tranchant de ma main droite sur la nuque de l'homme qui s'était abaissé pour me saisir. Ce fut lui qui tomba, assommé. Je relevai la tête et pris conscience que les deux individus tiraient entre eux le corps d'une Ysalis immobile. Je ramassai sur le sol une sorte de bâton et courus en abattant mon arme de fortune sur la tête de l'individu de droite. Le second se retourna et laissa tomber le corps d'Ysalis sur le dallage au milieu de la pièce. Il s'avança vers moi, un mastodonte de muscles très en colère.

— Je sens que je vais passer un sale quart d'heure.